FRC.M906.1
Case
FRC
18367

QUELQUES RÉFLÉXIONS

Sur la nécessité où sont tous les Français, quelles que soient leurs opinions, de se rallier à la Constitution de 1795.

Par ETIENNE de la H^te.-Vienne.

Prix 4 sols.

A PARIS.

De l'Imprimerie de la Citoyenne GORSAS, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de celle de la Loi N°. 741.

Se trouve chez tous les Marchands de Nouveautés.

THE NEWBERRY LIBRARY

QUELQUES RÉFLÉXIONS

Sur la nécessité où sont tous les Français, quelles que soient leurs opinions, de se rallier à la Constitution de 1795.

LE Moniteur universel a fait paraître un excellent ouvrage, intitulé : *De la force du Gouvernement actuel et de la nécessité de s'y rallier.* Si j'avais cru que tous les Français eussent pu suivre toutes les parties de cette morale politique, je me serais bien gardé d'écrire sur le même sujet; mais j'ai pensé que cet ouvrage était métaphisique pour le plus grand nombre : et l'amour de mon pays me faisant oublier mon âge, mon peu d'expérience, et surtout le faible de mon style, m'a porté à écrire les lignes suivantes.

Pour mettre un plus grand ordre dans mes idées, je divise les Français en deux parties; les uns sont satisfaits de la révolution, les autres ne le sont pas; et je vais prouver que tous sont intéressés au maintien du gouvernement.

PREMIÈRE PARTIE.

Hommes énergiques qui fîtes les premiers

pas pour rendre votre Patrie heureuse, qui fûtes aussi humains que courageux, vous voulûtes la révolution, mais vous voulez aussi qu'elle finisse ; vous aimez la France, et vous savez bien que si la révolution dure quelque temps encore, l'anarchie dévorera votre Patrie. Un prêtre ne s'empara-t-il pas de la ville des Scipions, parce qu'il y trouva l'anarchie?

Beaucoup d'amis de la Patrie ont été égarés depuis 1793. Plusieurs ont pris la licence pour la liberté, les assassinats pour la justice nationale ; l'intolérance même est devenue leur partage ; tous ceux qui n'ont pas suivi leur fanatisme, ils les ont regardés comme des traitres. O délire ! Le 9 thermidor ne les a pas éclairés ; quelques-uns s'imaginent encore que le règne de Robespierre fut celui de l'égalité. Insensés, la St. Barthelemi est horrible à vos yeux, vous execrez Charles IX, et deux années d'horreur, de pillage et de meurtre, sont les deux années du triomphe de la Nation ! Mais tirons le rideau sur ces scènes déchirantes.

Citoyens égarés, vous voulez la République une et indivisible, la Constitution de 1795 vous la donne ; vous voulez la liberté, la Constitution de 1795 vous donne les droits et les devoirs de l'homme ; vous voulez l'égalité,

d'après cette Constitution, vos enfans, s'ils sont vertueux, ont tous un droit égal à l'estime et à la confiance de leurs concitoyens; vous voulez la souveraineté du Peuple, hé bien le peuple souverain a juré de défendre cette Constitution; il l'a juré non au milieu des poignards qui en 1793 étaient prêts à frapper les récalcitrans, mais sous les auspices de la plus entière indépendance. Les représentans qui ont votre confiance, ne vous disent-ils pas par leur conduite, » la faiblesse, fruit » de l'esclavage, nous fit accepter le pacte » de 1793. Hélas ! cet esclavage nous rendit » ou victimes, ou nuls, au milieu du carnage » qui fût la suite de ce pacte ! mais le 9 ther- » midor nous a rendus notre liberté, et c'est » sous son ombrage salutaire que nous avons » juré le maintien de la Constitution de » 1795. » Songez (et peut-être vous n'en aurez pas toujours le loisir) songez que, si de bonne foi vous ne vous ralliez autour du gouvernement actuel, que si vous ne vous décidez pas à défendre la Constitution de 1795, les royalistes profiteront de votre faute, prendront les couleurs patriotiques, débuteront même de manière à persuader le gouvernement de la pureté de leurs intentions ; le gouvernement actuel, n'alliant pas sa pru-

dence avec la méfiance des tyrans, croira voir en eux des appuis. Il s'ensuivra que vous vous révolterez comme au premier prairial an troisième, et comme au premier prairial, vous passerez sous le joug.

Rappellez-vous amérement, la réaction devenue plus forte dès ce moment, réaction presque légitime, vengeance excusable, un quart d'heure après le massacre de ce qu'on a de plus cher, mais crime horrible un an après cette désolation !

Et vous zelateurs éclairés des droits des Français vous qui, grenadiers en 1789, montâtes les premiers à la brêche, vous qui voulûtes la République fondée sur la justice comme sur la liberté, qui fûtes ensuite victimes de la tyrannie décemvirale, vous qui, échappant presque par miracle à la fureur des tyrans, gémîtes douloureusement du sort affreux de vos frères, que le souvenir de vos souffrances ne diminue pas dans vos cœurs l'amour de votre pays. Vous voulez la Constitution de 1795, parce que ses bases sont vos principes mêmes; mais ce n'est pas assez, montrez-vous encore dignes de vous-mêmes, qu'à vos mâles et nobles accens, tous les Français ne faisant plus qu'un peuple de frères, oubliant le 31 mai et le 13 vendémiaire, chantant l'hymne

de la concorde à la place du réveil du peuple et de la marseillaise, ne voyent plus de terroristes ni de chouans, et qu'ils s'embrassent tous comme au 14 juillet.

SECONDE PARTIE.

Que les citoyens dont les intérêts ont été froissés par la révolution, que ceux qui ont pensé quelle était nuisible à leur patrie, s'il est vrai qu'ils sont vertueux, viennent s'unir au faisceau que je désire voir s'élever. Que les premiers se rappellent que la fortune est passagere : tous ceux, que l'ancien régime couvrait d'emplois et de richesses, avoient atteint le sommet de la roue, il etait naturel qu'ils descendissent. Que ces mécontens cessent de voir leurs pertes, qu'ils voyent la patrie qui leur ordonne de s'unir à elle ; quelles que soient leurs passions, leurs intérêts, de les abandonner pour leur mere. Ceux qui ont pensé que la révolution était nuisible à leur patrie, l'ont abhorrée sous ce seul rapport ; je suis bien loin de désapprouver une partie de leurs motifs de haine : certes, une infinité d'épisodes révolutionnaires portent une juste horreur dans les ames justes ; certes, on s'est servi de la révolution pour exécuter des pro-

jets abominables ; mais tous ces maux infirment-ils une cause aussi juste dans son principe ? en 1789 n'étions nous pas inondés d'abus ? n'était il pas tems de les faire disparaître ? dire qu'on ne devait rien changer à l'ancien régime, parce que la révolution a produit quelques effets déplorables, ce serait imiter un homme qui regarderait la justice et l'humanité comme abominables, parce qu'en leurs noms on a immolé des francais qui n'auraient dû tomber que sous le glaive des loix.

Mais je vais plus loin, je suppose avec ces mécontens que la révolution soit mauvaise dans son principe comme dans ses effets, et je soutiens dans cette hypothèse qu'ils doivent abandonner leur sys ême destructeur de l'ordre actuel des choses : en effet s'ils apposent une force ouverte à celle de la loi existante, il faudra bien que le gouvernement s'unisse contr'eux aux terroristes qui sont leurs plus grands ennemis. (les buveurs de sang ont fait plus de mal aux véritables ennemis de la révolution qu'à ses amis justes et modérés ; je suis bien loin de vouloir justifier ces monstres, mais je suis fort aise de dire en passant, que ces hommes, qu'on appelle actuellement anarchistes, n'ont jamais fait, ne font pas et ne feront jamais cause commune avec les roya-

listes ; s'il en était autrement, les chefs de l'anarchie n'ussent pas fait depuis 1793, massacrer dans la vendée 200000 hommes qui se battaient pour la monarchie) de cette union du gouvernement avec ces hommes qui mettront toujours à la royauté un obstacle invincible, ne résultera-t-il pas que les réacteurs devenus plus forts même que le gouvernement qui sera dans leurs mains une machine à décret (machine qu'ils briseront quand elle ne leur sera plus nécessaire) feront luire encore ces jours de larmes et de sang à peine passés, et qui seront plus terribles encore?

Mais j'accorde que la victoire se range du côté de ces royalistes par système, qui, je n'en doute pas, seroient joints à ceux qui ne sont mécontens que par intérêt; cette victoire ne pourrait certainement pas être de longue durée ; l'existence morale et physique des armées, jointe au courage désespéré des terroristes, appuyée d'ailleurs par les gouvernans et les amis de la révolution, arracherait bientôt à ces vainqueurs un triomphe qui, s'il eût été brillant, produirait une chûte plus éclatante.

Je vais plus loin dans mon hypothèse, je veux que les administrateurs actuels soient anéantis, que tous les amis de la révolution

soient vaincus ; n'y aura t-il pas dans cet état de choses une scission subite et terrible entre les constitutionnels de 1791, les orléanistes, et les royalistes purs ? et, à supposer même que les révolutionnaires ne profitent pas de cette division, n'en résultera-t-il pas une dissolution générale, la ruine de tous, la dévastation et la mort.

Français, qui voudriez voir la révolution que vous n'aimez pas, renversée par une révolution dont je viens de vous montrer les malheurs plus grands, rappellez-vous qu'en argumentant dans les hypotèses les plus favorables pour vous, je vous ai prouvé la certitude des dangers que vous encourez en suivant votre système : ainsi la raison seule doit vous faire abandonner un projet dont le succès est impossible, projet qui, s'il vous procura un moment une lueur de victoire, faillit ensuite vous précipiter dans les abymes de la mort ; rappelez-vous du 13 vendémiaire.

Que les hommes qui, depuis 1790, 1791 et 1792 quittèrent la France pour revenir lui porter la guerre, s'instruisent au creuset du malheur, qu'ils posent les armes, qu'ils s'adonnent dans les pays où ils sont aux genres de travaux qui leur conviennent ; qu'ils songent qu'ils vont poignarder ce qu'ils ont de plus cher s'ils n'a-

bandonnent leurs projets. Que ceux qui désertèrent aussi leur pays, non comme ses ennemis, mais conduits par une fausse philosophie, se laissent guider aujourd'hui par la véritable, qu'ils laissent en paix les Français dont ils ont pleuré les malheurs. Hélas ! pour qu'ils finissent ces malheurs, émigrés, ne songez plus à voir votre patrie.

Mais vous qui n'avez pas quitté la France et que l'intérêt n'a point guidé dans votre haine pour la révolution; j'aime à revenir à vous; j'attends votre retour aux principes qui doivent tous nous conduire; je l'attends surtout d'après les tableaux déchirans qui se présentent à vos cœurs. Puisqu'il est impossible de faire revivre la monarchie sans la faire passer sur des monceaux de cadavres, ne considérez plus que la France est trop grande pour une république, que la République a produit de grands maux; oubliez vos ressentimens, regardez le gouvernement actuel comme la seule planche de salut, comme le seul port qui nous préserve tous et des orages et de la mort, ne doutez plus de vous rallier à la Constitution de 1795. Ce pacte consacre la justice comme tous les droits imprescriptibles de l'homme, et si tous les Français réunissent leurs cœurs trop longtems divisés, soyons-en

sûrs, il fera fleurir la prospérité de tous sous son ombrage bienfaisant.

Et moi aussi je veux me rallier à la Constitution de 1795. La révolution dès son berceau m'a été odieuse uniquement parcequ'elle me ruinait ; je l'ai cependant défendue les armes à la main, y ayant été forcé en 1793. Pendant mon service militaire, la vue des listes des suppliciés au tribunal de Carrier et de Fouquier-Tinville, dressées au nom de la liberté et de l'égalité me faisoit frissonner d'horreur ! insensé ! (j'avois alors 16 ans) je regardais ces effets malheureux de la révolution comme ses effets naturels, et chaque jour, je le dis enfin, augmentait ma haine pour..... ah ! pour ma patrie ! Enfin j'ai vu arriver le 9 thermidor, mon ame qui se révolta toujours contre l'injustice, a été satisfaite peinement ; mais comme tant d'autres français, j'ai cru que tout ce qui avait été soutien de la révolution devait cesser de vivre ; mon illusion était si grande qu'au 13 vendémiaire j'embrassai avec chaleur le parti des sections, et certes, si je ne pris pas les armes, ce fût parce que je me trouvai ce jour là hors de Paris, (par hazard et non par défaut de courage, *que craint le fanatisme* ?

Cependant jamais dans mes actions, l'injus-

tice ne se présenta à mon cœur, IL FUT TOUJOURS DROIT, MAIS IL FUT ÉGARÉ. J'engage presque tous mes co-limousins à faire de bonne foi le même aveu quelles qu'ayent été leurs opinions.

Mes lecteurs voudront bien me pardonner cette digression, je la devais à mes compatriotes, à moi-même; je sens mon cœur soulagé, et d'ailleurs elle n'est pas étrangère à mon sujet; mais j'y reviens.

Je me résume ainsi : amis de la révolution, si vous attaquez le gouvernement, celui-ci sera secouru par les royalistes à face républicaine, et vous serez perdus.

Ennemis de la révolution, si vous attaquez le gouvernement, celui-ci sera secouru par les terroristes, par les armées, par les amis de la révolution, et vous serez perdus.

Vous tous, si la patrie vous est chère, si vous appréciez les douceurs de la fraternité; les charmes de la réunion qui est l'objet de cette discussion; si vous êtes fatigués de voir périr des milliers de Français; si votre philantropie vous fait même pleurer les victimes de cette guerre qui nous déchire, quelque soit le pays qui les ait vu naître, ralliez-vous à la Constitution de 1795. Ne doutez pas des heureux résultats de cette confédération. Ah! je les entrevois déjà, mon ame en est enyvrée!

Mais qu'ai-je besoin d'exciter davantage tous mes concitoyens à fraterniser, à s'aimer, des succès décisifs qui nous assurent une paix honorable et désirée de tous les bons français, ne consolident-ils pas la Constitution de 1795. Ces victoires préparées par le génie, remportées par le courage, doivent avoir pour compagnes l'union et la vertu.